

LA FAMILLE BOISMORTIER

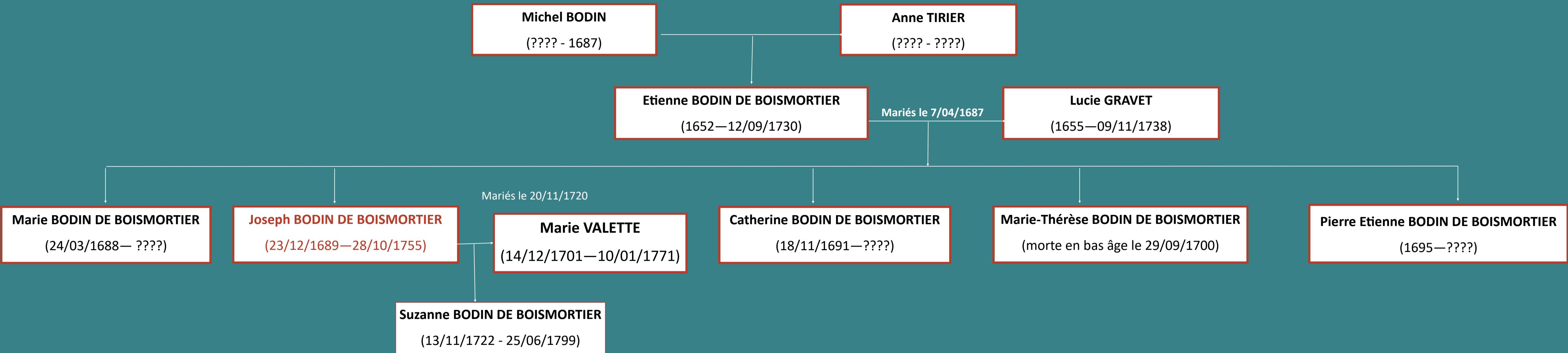


Tableau de famille

L'origine de la famille Bodin remonte semble-t-il aux confins du Berry. **Michel Bodin**, le grand-père de notre musicien, naquit en Touraine et nous est connu comme marchand à Scelles-sur-Nahon, près de Châteauroux. Sa mère est **Anne Tirier**.

Son fils, **Etienne Bodin**, affublé du sobriquet «Boismortier» était un ancien militaire. Après un passage à Laval, Etienne entre en garnison au régiment du Soissonnais cantonné à Thionville et obtient une dispense de ses obligations militaires afin d'épouser, le 7 avril 1687, **Lucie Gravet**, une jeune femme originaire de la région. Il met à profit la tradition familiale en devenant marchand confiseur.

Dès le 24 mars 1688, un premier enfant voit le jour : une fille, Marie. Appelée à devenir maîtresse tailleuse dès 1712, elle épousera le 8 avril 1720 sur la paroisse Sainte Croix de Metz, Jean Bouchotte, 35 ans, marchand boutonner. Leur fils, Jean-Didier, caissier de l'Extraordinaire des Guerres puis Receveur-payeur des gages des officiers du Parlement, aura lui même plusieurs enfants dont Jean-

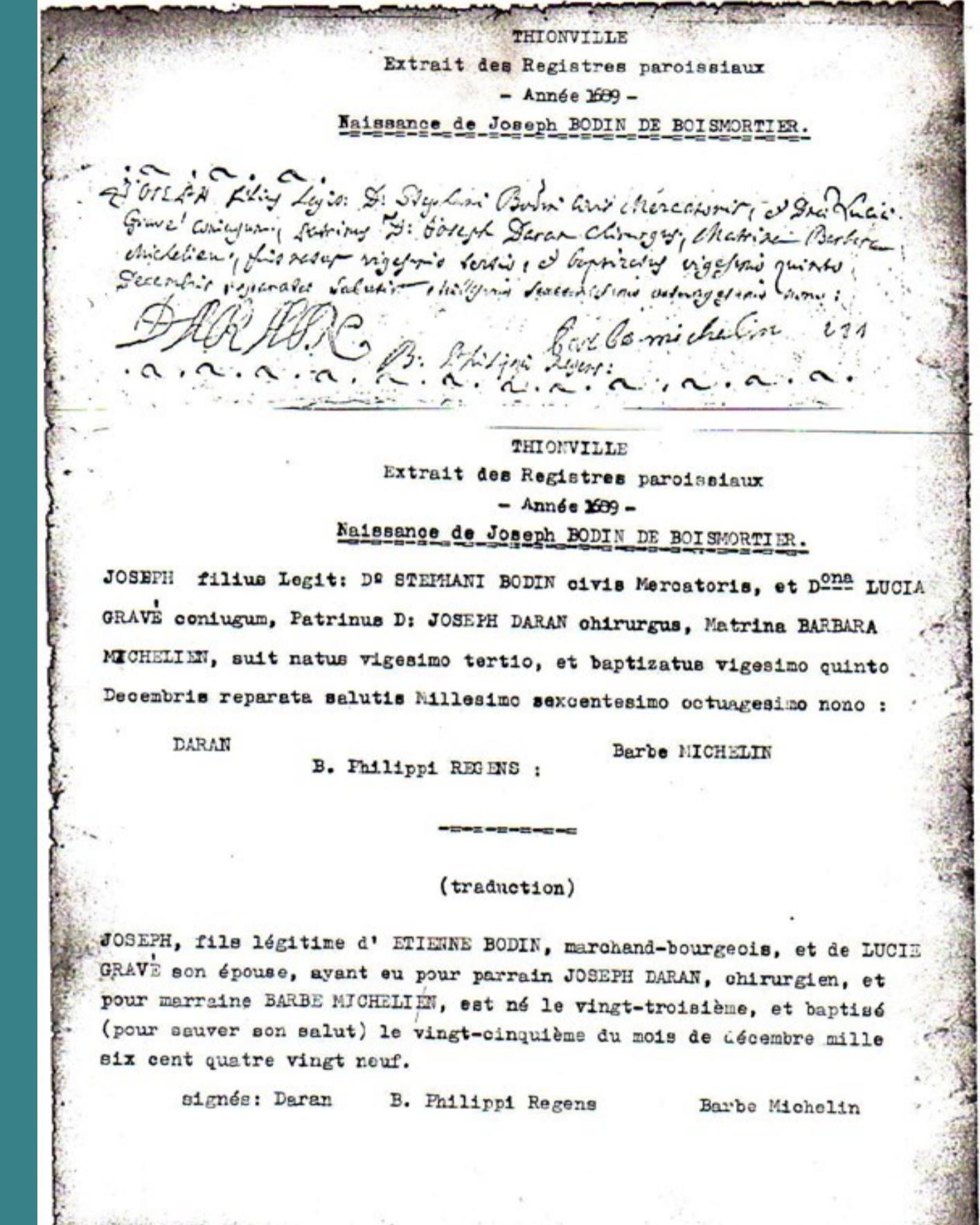
Baptiste Noël Bouchotte, éminent ministre de la guerre sous la Convention, entre 1793 et 1794.

Le 23 décembre 1689, **Joseph Bodin de Boismortier**, notre futur musicien, voit à son tour le jour.

Le 18 novembre 1691, à Thionville toujours, une petite Catherine est baptisée. Enfin, le 29 septembre 1700 est enregistré le décès de Marie-Thérèse, à Metz cette fois, avant qu'on ait eu le temps de la faire baptiser.

Pourachevoir ce portrait de famille, une lettre datée du 11 janvier 1753 et adressée par Boismortier au Surintendant des Beaux-arts atteste de l'existence d'un peintre, Pierre Etienne, qui fut effectivement reçu dans sa corporation messine le 28 mars 1719.

Boismortier est alors très probablement destiné à reprendre la boutique de son père mais ses talents déjà perceptibles le font embrasser une toute autre voie...



La formation

Jusqu'à récemment, le plus grand flou régnait sur cette première période. Soucieux de prêter à l'adolescent un professeur prestigieux, on avait supposé que Joseph Bodin avait pu suivre l'enseignement d'Henry Desmaret, alors en exil lorrain depuis 1707. Il n'en est rien.

En 1702, il chante en effet, avec son frère à l'église messine de Saint-Gorgon, certaines parties du motet *Parce mihi Domine* de la composition de Joseph Valette de Montigny (1665-1738), motetiste

Perpignan

Pour fuir l'avenir de confiseur qui l'attendait, Boismortier accepte, en 1713, de s'expatrier en Catalogne. Il arrive à Perpignan comme receveur de la Régie Royale des Tabacs.

Comment justifier un tel changement de décor pour un Lorrain, futur compositeur parisien ? Que fait-il donc à ce poste administratif et qui plus est aux antipodes de sa ville natale ? Si Boismortier avait bénéficié du soutien familial escompté, pourquoi un tel « exil » ? On a souvent supposé une violente querelle entre le jeune garçon désireux de devenir musicien et son père qui, en ancien militaire qu'il était, ne devait pas être très commode. Quelques frasques bien senties, un ou deux scandales, un sérieux entêtement... il suffisait de peu pour déchaîner la fureur d'un père. Boismortier, fripon de première ? Libertin incorrigible ? Voilà qui n'est pas nouveau. On a toujours prêté au compositeur un caractère plus que coureur et ce, depuis les premières chroniques du XVIII^e siècle. Boismortier devait être envoyé le plus loin possible, dans une province reculée où il méditerait sur le devoir filial. C'était dit ! On aurait pu penser que l'idée de la régie des tabacs venait d'Etienne Bodin, par le truchement de ses anciennes relations... Il est tout de même curieux de s'imaginer un simple marchand confiseur (tout militaire qu'il ait été) oser s'adresser en tout simplicité à un « grand » pour en obtenir un poste d'une telle importance !

En place dans le quartier Saint-Jean de Perpignan Boismortier épouse le 20 novembre 1720, à la cathédrale, **Marie Valette**, nièce de son professeur languedocien et fille d'orfèvres grassement enrichis. Mariage d'amour ou de raison ? Rien ne permet de le dire... vraisemblablement, Boismortier avait-il fait la connaissance de la jeune Marie dès son arrivée à Perpignan. Mais celle-ci étant seulement âgée de 12 ans en 1713, il dut attendre jusqu'au contrat de mariage en 1720. Il s'établit alors dans la demeure familiale, au n°7 de la rue de l'Argenterie Vella ; maison dont il ne tarde pas à hériter au décès de son beau-père, le 18 mars 1722.

Le 13 novembre de la même année, voit le jour la première fille du compositeur, Suzanne appelée à un avenir littéraire aussi doré que celui, musical de son père.



Suzanne Bodin de Boismortier, née le 13 novembre 1722 à Perpignan et morte à Paris le 25 juin 1799, est une femme de lettres française. Sa vie n'est pas très connue mais on sait qu'elle acquit une certaine réputation en publiant plusieurs pièces de théâtre et deux romans : des Mémoires historiques de la Comtesse de Mariemburg (1751) et une Histoire de Jacques Feru et de la veuve demoiselle Agathe Mignard (1766). On lui attribue également des Histoires morales suivies d'une correspondance entre deux dames (1768). Elle semble ne s'être jamais mariée.

accompli. Ce serait ce dernier, originaire de Béziers, venu en Lorraine dans la suite du vicomte d'Andrezel, conseiller du Grand Dauphin, et nommé depuis 1701, subdélégué à l'Intendance d'Alsace qui lui donna son éducation musicale.

Les deux personnages auront une importance capitale dans la suite de la vie de Boismortier ; le jeune homme composant sans doute ses premières pièces en Lorraine.

Le vicomte d'Andrezel ayant suivi Boismortier et Montigny dans l'antique capitale catalane pour y exercer la charge d'intendant en Roussillon, Cerdagne et Comté de Foix, il profite de son influence pour inciter Boismortier à envoyer, dès 1721 à l'éditeur parisien Christophe Ballard, un premier air sérieux et à boire pour tester le marché. La réussite est au rendez-vous ce qui décide le compositeur à quitter ses fonctions et à se lancer dans l'aventure.

Paris

Il s'établit alors rue Saint-Antoine, quartier où reviendra d'ailleurs son épouse après sa mort (elle y sera inhumée). Il obtient un premier privilège d'impression, le 29 février 1724, qui lui permet de publier quatre livres de sonates à deux flûtes sans basse, sorte de choix de ses meilleurs essais :

« Comme il y a près d'un an qu'il court à Paris douze Sonates à deux Flûtes-Traversières de ma composition, copiées à la main, et que les copistes y ont glissé plusieurs fautes essentielles ; j'ay résolu, en y en adjointant douze nouvelles, de les donner moy-même au public en quatre Livres, ou dans chacun il y en aura trois des premières et trois des nouvelles. Si le public me fait la grâce de goûter ce premier, je les donneray de suite ».

C'est alors le début d'une carrière exemplaire, totalement dégagée des nécessaires protections que ses collègues Naudot, Braun, Blavet, Corrette ou Leclair ne rechignaient pas à accepter. Boismortier met un point d'honneur à ne devoir sa réussite qu'à lui seul. Tout juste s'autorise-t-il à publier en préface à sa première œuvre une fausse dédicace à d'Andrezel, ce qui n'est en fait qu'une marque d'amitié sincère. Plus encore que ces hommages nécessaires, ce sont les nombreux poèmes que Boismortier choisira de publier en tête de ses ouvrages qui achèveront de dresser de lui un portrait des plus attachants. Flattant les dames, rencontrant les plus grands noms de la noblesse parisienne, parcourant les salons, vêtu de son plus bel habit doré, homme jovial, plaisant et de bonne compagnie, Boismortier ajoutait à son talent de compositeur celui de poète comme nous le laissait entendre Jean-Benjamin de Laborde : « Il faisait des vers à la manière de Scarron, dont quelques un couraient dans les sociétés... »